

Duc de la Salle de Rochemaure

Une visite à Mistral

Maiano, setembre 1907



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Duc de la Salle de Rochemaure

Maiano, setembre 1907

**Imp. Moderne
Aurillac
1907**

UNE VISITE A MISTRAL

I

Les Daudet et Tarascon. — Le Pré de Beaucaire et sa foire. — Les chevaux de la Camargue. — Les montagnes de Provence. — La plaine Bordelaise et celle d'Arles. — Le ruisselet de Maillane et la chanson des vanniers. — Un Mistral millionnaire. — La plaine Arlésienne dans l'antiquité. — Arrivée à Maillane.

Il est à croire que les Tarasconnais ne m'offriraient pas à boire, et ne me seraient guère accueillants, si je me recommandais de lui ou de son père disais-je, au printemps dernier, à la fille d'un Ancien Président de notre République, aussi artistement experte à produire un attrayant ouvrage littéraire, que son mari à donner une œuvre de haute portée philosophique, assise à table auprès de moi.

Nous déjeunions dans une ancienne Abbaye, auprès de Versailles, chez une femme qui manie aussi habilement la plume que les autres l'aiguille, auteur de nombreux livres appréciés. Un jeune homme, fort et bien musclé, à l'allure hardie, faisait du Gouvernement une satire des plus pimentées, montrant surabondamment qu'il en était l'adversaire. Je ne le connaissais pas, et ma voisine venait de me dire qu'il se nommait Léon Daudet. Ainsi fis-je la connaissance du fils de ce Provençal illustre, de cet auteur délicat et talentueux, qui a écrit, parmi tant d'autres brillantes œuvres, la nouvelle fameuse, moins que demi-exacte: Tartarin de Tarascon. Digne fils d'un tel père, il rivalise avec lui, à en juger par son dernier livre: La Lutte, que j'ai lu avec un réel plaisir.

Au cours de mon déjeuner solitaire, à l'hôtel des Empereurs, à Tarascon, je me disais que depuis que Tartarin ne l'épouvante plus, et a cessé de le pourchasser, le gibier, au moins le minuscule, est revenu nicher dans la contrée.

Les culs blancs, comme on les appelle (ne vous en déplaise), délicats et dodus, que je mange avec plus de plaisir qu'alouettes ou perdreaux, en sont la preuve.

Le Rhône coule à mes pieds. J'aperçois au delà du fleuve ce fameux Pré de Beaucaire dont la renommée s'est étendue si loin, où se tenait, tous les ans, du premier au dernier jour de Juillet, cette foire fameuse, plus célèbre que notre Saint-Urbain d'Aurillac, où marchands de toute espèce, bateleurs et musiciens de tout acabit, truands et ruffians de tout poil, se donnaient rendez-vous, où menu peuple,

riches bourgeois et grands seigneurs accouraient des contrées les plus lointaines, les uns pour faire du commerce, les autres seulement pour y festoyer, tous pour y chercher amusement ou profit.

Ce temps-là n'est plus. Les chemins de fer, les usages actuels ont détruit ces coutumes évanouies, aussi radicalement que les démolisseurs qui ont saccagé les Arènes et le Théâtre d'Arles, que je visitais ce matin, dès l'aurore.

Combien de villes où s'accumulaient jadis trésors et richesses, surpeuplées comme les ruches d'abeilles, commerçantes et opulentes, sont aujourd'hui semblables aux Aliscamps, cimetière abandonné, corps sans âme d'où la vie s'est retirée! Il en est de même de nous, pauvres humains! Jeunes, nous faisons grand bruit, voulons tout entreprendre, dédaigneux des obstacles, barrières ou fossés, à notre ambition, toujours pressés de faire davantage, désireux d'atteindre plus haut. Les cheveux grisonnent, les jambes s'affaiblissent, la vue baisse; il faut alors s'asseoir au carrefour du chemin, meurtris et blessés, telles ces antiques colonnes d'Arles qui ne tiennent debout qu'à force de crampons et d'étails!

Je n'en suis pas encore là, grâce à Dieu! Rien que le spectacle de la sortie de la Grand Messe, m'a émoustillé comme un jeune marié; et, si ma voiture n'était là, à m'attendre, volontiers je m'attarderais à lorgner femmes et filles Tarasconnaises qui, groupées sur la place, font un brin de causette, avant de reprendre chacune le chemin de sa maison.

Il est vraiment gentil, l'attelage qui me mènera à Maillane. De petite taille, mais le rein solide, les jambes fines et nerveuses, l'œil vif, les naseaux au vent, ces chevaux semblent justifier l'opinion de ceux qui prétendent que cette race chevaline est originaire d'au-delà des mers, venue d'Afrique, acclimatée depuis plus de deux mille ans dans cette île du voisinage qui s'appelle la Camargue, depuis que le Général romain Caius Marius, la sillonna de fossés pour la dessécher. Des milliers de chevaux y paissent encore aujourd'hui sans connaître l'écurie ni le caveçon, animaux sauvages qu'il faut capturer jeunes poulains, pour les pouvoir dresser. Ils le sont à peine les deux qui me vont conduire! Vifs comme des chevreaux, ils s'élancent avec la promptitude d'un lièvre. Dieu préserve de rencontrer dans ces parages les brusques tournants de nos côtes Auvergnates; ces deux diabolins m'auraient vite jeté dans les fossés!

Combien il faut se méfier des opinions toutes faites!... Il est convenu et l'on répète volontiers que la Provence, pays au sol blanchâtre, brûlé de soleil, ne produit qu'olives, raisins et figues, sans qu'il y pousse un brin de gazon, sans aucun de nos arbres aux feuilles d'un vert si beau, terre enserrée dans sa ceinture de montagnes pelées, nues et sèches, où chante à profusion la cigale, mais où l'on ne trouverait pas même un poil de bouc.

En ce qui concerne les montagnes, j'y souscris; l'opinion accréditée est plus que justifiée. La terre ne doit pas atteindre un prix élevé, l'étendue d'une course de lièvre! Que feraient nos pauvres vaches, si elles devaient se nourrir sur ces pentes abruptes, brouter aux cimes rocheuses de ces pics! Elles seraient vite taries et ne pourraient jamais mettre bas leurs petits!... Ne parlons donc pas des montagnes Provençales; si jamais je m'égare, sûrement ce ne sera pas là qu'on me retrouvera! Avant-hier j'ai fait étape chez un ami, à Valence, et de là chez l'Archevêque de Rouen, en son château de Saint-Emétéri, voisin d'Avignon; les Cévennes sont aussi incultes que les Alpilles, un pauvre âne lui-même n'y trouverait rien à glaner! Mais, en revanche, il est difficile de rêver terre plus plantureuse, plus grasse et plus désirable que la plaine Arlésienne qui s'étend de Tarascon à Maillane...

Je visitais la semaine dernière un des plus beaux pays de France, cette plaine de Bordeaux où les ceps se touchent, où la vigne verdoie à perte de vue. J'y recevais l'hospitalité d'un de mes amis possesseur d'un des vignobles les plus renommés du monde, dont chaque motte vaut plus cher et rapporte davantage qu'un journal de nos meilleures prairies d'Auvergne, ou que dix sétérées de nos terres à froment les mieux exposées. Je ne vais pas jusqu'à prétendre que la plaine de Tarascon lui est préférable; ce sont deux sœurs jumelles, jolies et plantureuses toutes deux, mais qui n'ont pas même parure. La plaine Provençale rappelle surtout, à mon avis, deux contrées renommées d'Espagne, la Véga de Grenade ou celle de Malaga.

La route que je suis, fait des lacets au soleil, serpente comme une couleuvre entre deux rangs de peupliers, bordée de haies vives qui laissent entrevoir la terre grasse, déjà labourée, prête à recevoir la semence. Les clos de vignes s'étendent orgueilleusement; la feuille en est déjà roussie, recroquevillée, afin de mieux laisser, semble-t-il, s'enseuler les grappes de raisins noirs, si lourdes qu'il en doit peu falloir pour en charger un homme. Ça et là, verdissent de larges nappes de gazon vigoureux, que la faux fera tomber prochainement en un second regain épais et dru. Au bord des champs, les figuiers, aux branches lourdes de fruits, paraissent inviter le passant à cueillir ces figues douces et rafraîchissantes qui semblent eau sucrée au palais. De loin en loin, à travers la plaine, s'alignent ces rideaux d'arbres d'un vert foncé, ces cyprès, plantés aussi rapprochés que nos pois de senteur au devant des murs, qui brisent ici le Mistral, le fougueux vent de Provence si violent qu'il emporte tout lorsqu'il souffle. Vent dévastateur et ruinant qui fait dire volontiers que, sans lui, la Provence serait le pays le plus beau du Monde.

Tout du long de la route coule un ruisselet herbeux. Il n'est pas écumant et chantant comme les nôtres, qui vont se précipitant, toujours folâtres, toujours pressés de se dégager d'entre les rocs qui les enserrant pour s'étaler à l'aise, de quitter les ravins abrupts pour gagner la plaine.

Comme, à la veille de sa première communion, le jeune écolier va au catéchisme sans faire l'école buissonnière, ni muser en chemin, le ruisseau Provençal coule doucement sous sa voûte d'osiers, vieilles souches taillées et retaillées tous les ans qui bordent son lit, en jalonnent le cours. Là, sans doute, Vincent, l'amoureux de Mireille, venait choisir ses osiers, là, sans doute, il recueillait les matériaux nécessaires à son métier de vannier. Bien des fois, j'imagine, caché par la plus grosse souche, tout enfiévré d'amour, il regarda passer la plus jolie fille de Provence.

En saluant de l'œil, ces vieilles souches chenues, courbées sur le ruisseau tout en m'amusant à voir leurs feuilles fines frissonner au vent, je me répète cette chanson du vannier, dont l'auteur est mort, au printemps dernier et auquel, précisément aujourd'hui, son pays natal élève un monument:

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles,
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis;
Elles rentrent le soir rieuses au logis,
Et l'odeur des fruits murs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis, sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van, où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés, des bandes de moineaux,
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis, sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osiers, l'humble claie,
Où quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend
Tout prêt pour le cercueil; son convoi se répand
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis, sous les doigts du vannier.

Il est extrêmement gentil et gracieux le ruisseau de la route de Maillane, cousin germain sans doute, tout au moins, de ce fossé du Puits à roue, où Mistral enfant, avant d'avoir chaussé sa première culotte, tomba trois fois dans un après-midi.

Derrière le Mas du Juge, c'est l'endroit où je suis né, il y avait le long du chemin un fossé qui menait son eau à notre vieux Puits à roue. Cette eau n'était pas profonde, mais elle était claire et riante, et, quand j'étais petit, je ne pouvais m'empêcher, surtout les jours d'été d'aller jouer le long de sa rive...

Mais de tout ce monde-là, ce qui m'engageait le plus, c'était la fleur des glais. C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des hallebardes d'or.

Toujours est-il qu'un jour d'été, quelque temps après la moisson, on foulait nos gerbes, et tous les gens du mas étaient dans l'aire à travailler.

Par une belle après-midi de cette saison d'aïres, je portais encore les jupes: j'avais à peine quatre ou cinq ans après m'être bien roulé, comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le fossé du Puits à roue. Depuis quelques jours, les belles fleurs de glais commençaient à s'épanouir et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelques-uns de ces beaux bouquets d'or.

J'arrive au fossé; doucement, je descends au bord de l'eau; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et patatras! dedans: je tombe dans l'eau jusqu'au cou! Je crie. Ma mère accourt: elle me tire de l'eau, me donne quelques claques et devant elle, trempé comme un caneton, me fait filer vers le Mas.

Et elle me déshabilla, me quitta mes petits souliers, mes chaussettes, ma chemisette, et pour faire sécher ma robe

trempée d'eau et ma chaussure, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche en me disant:

- Au moins, fais attention de ne pas te salir.

Et me voilà encore dans l'aire; je fais sur la paille fraîche quelques jolies cabrioles; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume. Je cours, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon béguin... et paf! me voilà encore vers le fossé du Puits à roue.

Oh! mes belles fleurs jaunes! Elles étaient toujours là, fières au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien ras, bien ras de l'eau, j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras! je me fiche jusqu'au derrière dans la vase.

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir de la boue puante, et la première chose, troussant ma petite robe, Vlin! vlan! elle m'applique une fessée retentissante.

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au Mas, la tête basse, et de nouveau on me dévêtit et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête.

— Et maintenant, dis-je à ma mère, que vais-je faire?

— Va garder les galines, me dit-elle; qu'elles n'aillent pas dans l'aire .

- Et toi, tiens-toi à l'ombre.

Plein de zèle, je vole vers les, poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les épis que le râteau avait laissés.

Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée se met à pourchasser, savez-vous quoi? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues...

Et toutes deux avec moi après, qui voulais voir la sauterelle, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au fossé du Puits à roue!

Et voilà encore les fleurs d'or qui se miraient dans le ruisseau et qui réveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante, excessive, à me faire oublier mes deux plongeurs dans le fossé:

— Oh! mais, cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas!

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là; et me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'atteindre de l'autre main les fleurs de glais.

Ah! malheur; le jonc se casse, et va te faire teindre!

Au milieu du fossé, je plonge la tête la première.

Dans le chemin, je la vis venir, pauvrete, tout en larmes, et qui disait:

— Mon Dieu! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un accident.

Mais ce gars, sainte Vierge, n'est pas comme les autres: il ne fait que courir pour ramasser des fleurs; il perd tous ses jouets en allant dans les blés chercher des bouquets sauvages...

Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-être une heure, dans le fossé du Puits à roue... Et bienheureux encore, mon Dieu, je vous rends grâce, qu'il ne se soit pas noyé!...

Il faut borner là cette citation, quelque envie qu'on ait de l'allonger encore! Ce sont les Mémoires entiers de Mistral qu'on serait tenté de reproduire, tant ces pages de récits sont savoureuses et attrayantes!...

Il semblerait que le nom de Mistral soit un porte-bonheur pour tous ceux qui l'ont reçu en héritage.

Le père de Mireille l'a glorifié et immortalisé. Ses aïeux, durant la Monarchie, étaient gentilshommes, seigneurs des terres de Montragon et de Romanin, dont ils percevaient les rentes. Mais, pour quelque raison que ce soit, fortune et noblesse s'évanouirent, et le père de Mistral était plutôt un riche propriétaire rural qu'un opulent bourgeois. Dans son beau domaine du Mas du Juge, qu'il faisait valoir, il jouissait d'une large aisance; greniers et caves se remplissaient de provisions. Les écus abondaient à l'armoire. Son fils, le dernier né de la couvée, a su conquérir avec ses poésies plus encore que la fortune. Aussi longtemps que subsistera la langue Provençale, fleurira son nom, et même si elle vient à disparaître, ce sera dans son œuvre que le souvenir s'en conservera à jamais.

Pour laisser souffler les deux petits chevaux Camarguais, le conducteur fait halte à l'ombre d'un bosquet qui borde la route. Chênes, aulnes, tilleuls et hêtres y emmêlent leurs ramures, abritant une superbe prairie où s'ébat un troupeau de jeunes poulains.

Derrière le rideau de ces arbres, me dit l'homme, et caché par lui, se dresse un joli château appartenant à un autre Mistral. Tandis que l'enfant de Maillane acquérait gloire et renommée, celui-ci accumulait les millions en teignant les étoffes. Chacun en ce monde dirige sa barque à sa guise; fortune et renommée ne sont jamais de conquête facile; l'une et l'autre ne se laissent atteindre que par les plus adroits.

De l'endroit où je suis, la plaine s'étend à perte de vue du côté d'Arles et de Nîmes, avec son fleuve majestueux, large ruban de soie qui scintille comme un miroir au soleil; véritable mer de terre grasse et nourricière, qui joignant la Camargue, s'étend jusqu'à la mer salée, plaine si parfaitement unie que si, de la rivière de Durance, une paire de bœufs traçait un sillon rectiligne de vingt-cinq lieues de long, l'eau douce coulerait d'elle-même à la mer. A l'opposé, les montagnes se dressent bourruées et de mauvaise mine, mamelons affectant la forme de meules de blé, rochers bizarres en pointes d'aiguilles, en falaises à pic comme un rempart, tous ravagés et ravinés comme si l'incendie les avait dévastés, sans aucun pacage, sans landes, sans fougères ni broussailles; montagnes de pierres blanchies qui cerclent la plaine, murs et gradins gigantesques de ces arènes immenses où depuis deux mille ans les peuples se sont entre-tués, où se décida bien souvent le sort de la France Méridionale.

C'est ici, nous enseigne l'histoire, dans cette plaine du Caiéou qui tire son nom, comme la Camargue, de Caius Marius, que ce grand général romain arrêta les Barbares un siècle avant l'ère chrétienne, en fit une effroyable hécatombe aux environs de la petite ville de Saint-Rémy. Maîtres de la contrée, les Romains fondent Arles, une des plus jolies villes de l'univers, cité de marbre où ils entassent les richesses. Dans ces délices, leur valeur s'étiolé; les Barbares reviennent, détruisent tout: la belle ville romaine devient la résidence du monarque Wisigoth.

Chacun convoite cette contrée privilégiée. Les Sarrasins s'y ruant en tourbillons, écrasent les Wisigoths. C'est alors qu'apparaissent les Francs: descendus de leurs brumes du Nord, ils refoulent les Sarrasins. A chaque tuerie, la plaine s'engraisse des milliers de cadavres qu'elle a recouverts; elle donne à ses possesseurs qui l'ont ensanglantée, des épis plus lourds, un vin plus généreux!

Plaine du Caiéou , plaine d'Arles et de Maillane, de quelles sanguinaires épopées ne fus-tu pas le témoin avant de devenir, à partir du roi Saint-Louis, la plus belle partie du royaume de Provence.

Assises au milieu de ce lac de vignes, de prairies et de terres à blé, correctement alignées sur les deux routes qui s'y croisent, les maisons de Maillane se pressent autour du clocher, fine aiguille de pierre, qui, comme un pâtre, semble veiller, sans défaillance, le troupeau de blanches brebis groupées à ses pieds. Tel est Maillane, le village de Mistral, Maillane, que le Maître n'a jamais voulu quitter, Maillane, qu'il a si magnifiquement chanté:

Maillane est beau, Maillane plaît, et se fait beau de plus en plus; Maillane ne s'oublie jamais; il est l'honneur de la contrée et tire son nom du mois de Mai.

Que vous soyez à Paris ou à Rome, pauvres conscrits, rien ne vous charme, Maillane est pour vous sans pareil et vous aimeriez mieux y manger une pomme que dans Paris un perdreau.

Notre patrie n'a pour rempart que les grandes haies de cyprès que Dieu fit tout exprès pour elle; et quand se lève le mistral, il ne fait que branler le berceau.

Tout le dimanche, on fait l'amour; puis au travail, sans trêve, s'il faut le lundi se ployer, nous buvons le vin de nos vignes, nous mangeons le pain de nos blés.

II

La maison du poète. — Mistral en 1907. — Appréciation de Vermenouze. — Mistral et son œuvre. — Le poète et l'érudit. — Madame Mistral. — Aphorismes d'un marquis. — Trois jolies filles de Maillane. — La Marguerite, la Rose et la Fleur de lis. — Une élection délicate. — La Mireille idéale. — Toast à Mistral.

Tout près de l'Eglise, au carrefour de deux routes, entre une cour tout ombragée d'arbustes verts et un vaste jardin émaillé de mille fleurs, la demeure de Mistral poudroie, toute blanche, au soleil automnal.

Elle n'affecte pas l'allure d'un castel; aucune tour n'en garnit orgueilleusement les angles, nul pavillon central ne dresse superbement ses toitures et ne menace la rue de ses girouettes; les meneaux n'en recourent point les fenêtres, les portes n'en sont pas cintrées en ogives, surbaissées en anse de panier.

Mais elle n'est pas non plus, une de ces maisons bourgeoises, comme on en voit tant, opulentes et fastueuses, semblant refléter l'air important de leur propriétaire, dédaigneux du pauvre, maisons où tout est neuf, surgi d'hier, maisons cossues, d'un ordre parfait où rien ne manque, où les fauteuils sont si rigoureusement alignés au salon qu'on hésite à s'y asseoir pour n'en pas détruire la régulière ordonnance! Demeures superbes que celles-là, mais qu'on prend à grippe, en raison de la recherche prétentieuse de leur perfection!

Large et carrée, avec ses fenêtres qui semblent avenantes au visiteur avec sa porte grande ouverte, la maison ressemble à son maître, d'allure à la fois simple et grande, gracieuse et accueillante comme lui. Une servante, vêtue à la mode du pays, ne me laisse pas le temps d'y sonner.

— C'est bien vous, Monsieur, que nous attendions avant-hier?

— Las, me dis-je en moi-même, tout en lui tendant ma carte qu'elle porte à son maître combien elle ressemble à notre Victorine!

Née en Quercy, vers Figeac, cette servante qui demeura toute sa vie auprès de ma mère, étonna par son langage plus d'un grand seigneur!

— N'ayant connu, jusqu'à l'âge de trente ans, que son dialecte natal, elle avait eu beau séjourner à Paris chaque année, accompagner partout sa maîtresse, à Nice et aux stations d'eaux, rien n'y avait fait; le Français n'avait pu lui entrer dans la tête! Et, précisément elle s'obstinait à le parler, mais quel Français, Seigneur! Si, lorsque tombait la nuit, elle accompagnait un visiteur, elle s'excusait poliment de passer devant lui, le bougeoir à la main, disant: Je fais éclair. Nos amis étaient habitués à ces façons; ils savaient que lorsque ma pauvre mère que Dieu ait son âme! restait des mois entiers alitée, l'estomac lui refusant tout service, Victorine assise au pied du lit, tel un vieux terme, n'en bougeait ni jour ni nuit, plus attentionnée, prévenante et douce que la sœur garde-malade la plus expérimentée. Race aujourd'hui disparue, des serviteurs qui naissaient et mouraient auprès de leur maître. De cette même souche me paraît être la servante de Maillane, qui me conduit vers Mistral venu au devant de moi.

Droit comme un peuplier, franc et souple comme l'osier, le visage plein, presque sans rides, l'œil vif et clair, les cheveux blancs, mais abondants comme une crinière de jeune poulain, la moustache grisonnante relevée fièrement, vigoureux et vaillant de pied en cap, le Maître me tend affectueusement les deux mains.

Qui voudrait croire que cet homme robuste, dont la physionomie décèle à peine cinquante-cinq ans est né, tout auprès d'ici, le huit Septembre 1830, et que, ce mois-ci précisément, il vient d'avoir 77 ans!

La tête et le cœur, aussi bien que l'intelligence, ne sont pas inférieures à l'apparence physique. Tout aussi alerte qu'à 30 ans, l'esprit aussi ardent, l'élocution aussi facile, l'oreille également fine, la plume toujours légère à la main, il semble constitué pour atteindre son siècle. On s'aperçoit, sans examen approfondi, et sans y mettre ombre de complaisance, qu'il est toujours capable, s'il le veut, de donner naissance à plus d'une Mireille et d'un Vincent!

Voilà les heureux résultats de la Poésie, lorsqu'on la cultive au lieu d'aller courir la prétentaine. Le corps conserve sa vigueur et sa souplesse, tandis que le cœur reste sain et que le cerveau accumule les pensées profondes, ne manquerait pas de me souffler, voyant Mistral si étonnamment jeune, un vieux professeur de littérature, que j'aime bien, en dépit de ses perpétuelles redites. Malgré les 95 ans qu'il a actuellement, ce vieillard courtise encore les Muses suivant sa propre expression; il est même à croire que, bien qu'il ait commencé dès l'âge de 15 ans, il n'a pu encore en séduire aucune!

Toujours est-il que je n'ai jamais vu aucun être, porter aussi allègrement que Mistral, le fardeau des ans, et il a pleinement raison notre poète Vermeulen lorsqu'il m'écrit: Mistral est un magnifique échantillon d'humanité. Ce poète de génie, qui joint à la majesté d'un roi la simplicité d'un paysan, a su réaliser tous ses rêves: il a vécu sa poésie. Sur son masque Olympien les années ont à peine creusé quelques rides et il a conservé toute la fraîcheur de son imagination. J'ai pour lui une admiration profonde, à laquelle s'ajoute beaucoup de sympathie, une respectueuse amitié. Il est pour moi le plus grand poète du siècle.

Il est vrai, qu'on demeure magnifiquement surpris, en songeant à ce qu'a fait cet homme, à l'œuvre grandiose qu'il a réalisée en 60 ans!

Lui-même confesse très simplement que, muni de sa licence en droit, il eût pu tout comme un autre tenter par son éloquence de s'assurer une large existence au Palais, briguer quelque situation gouvernementale, Magistrat, Receveur des Finances ou Préfet, voire même se faire élire Député, et aller mener joyeuse vie à Paris.

Sans doute, plus d'un père de famille voyant ce jeune homme musarder, perdre son temps à versifier, dût l'accuser de légèreté, le traiter d'écervelé, lui aurait refusé sa fille en mariage, lui préférant quelque huissier ou quelque procureur. Mais, lui, dont les premiers essais remontaient à ses années de collège, s'était promis à lui-même de se consacrer tout entier à la terre natale, se donnant pour mission de faire reflourir la langue du terroir, de la remettre en honneur.

Quelle belle route rectiligne, longue et sans ornières, quelle avenue majestueuse, plantée de magnifiques arbres ombrés, cet homme a su tracer et suivre d'un pas vaillant, 60 années durant, sans une défaillance, depuis qu'au lendemain de sa première Communion il adressait au poète Jasmin ses premiers vers:

Pouèto, ounour de ta maire Gascougnò

jusqu'à cette autre pièce dins lou Trescamps , sa fille dernière-née, que le numéro de Prouvènço publia ce mois-ci. Dieu me préserve de tenter de donner une idée de ce labour; un gros volume y suffirait à peine, et il exigerait un talent d'analyse et de critique que je ne possède pas.

Le roitelet ne sait pas comment le rossignol tire de son gosier d'aussi mélodieux trilles.

Que Mistral soit un maître entre les plus grands Maîtres, que sa place soit marquée aux cimes du Parnasse, entre deux ou trois de nos grands poètes du XIXe siècle, chacun y souscrit volontiers! Le père de Mireille sent sa poésie et trouve pour l'exprimer des accents personnels et vibrants. La contexture si appréciée de ses idylles où la sève de la jeunesse fermente et s'échappe comme le vin du pressoir, sa formule si naturelle et tant caressante de magnifier sa campagne Provençale, de retracer l'amour, et ses joies et ses affres, sans s'enliser dans une peinture d'un naturalisme malséant, sans banalité, lui valent de prendre place au même rang que les deux plus grands poètes idylliques de l'antiquité.

Et le plus extraordinaire, peut-être, fut de voir le Maître se servir de cette même plume qui fouilla si délicatement le cœur humain en ses replis profonds, afin d'en extraire la quintessence, pour dresser en un magnifique monument la nomenclature de tous les mots Provençaux, dans une œuvre qui ferait à elle seule la gloire et le renom d'un savant.

Ces expressions du terroir, il les a prises paternellement sur ses genoux, pour ainsi dire; défigurées qu'elles étaient, il les a nettoyées et peignées, et d'impropres et boiteuses qu'elles étaient devenues à force de servir à tous, il leur rendit la radieuse jeunesse et la beauté triomphante qu'elle possédait jadis, au temps où les Papes régnaient en Avignon.

De grand cœur, je dis avec Vermeuzouze: Son œuvre rend Mistral grand comme un roi, sa modestie le conserve accueillant et bienveillant comme un paysan. Lorsque je réfléchis à l'influence qu'exerça cet homme, au bien réalisé par lui, à la renommée si justifiée qu'il s'est acquise et qui durera aussi longtemps que la Provence elle-même, je ne trouve aucune expression qui rende mieux ma pensée, que ce fragment de nos hymnes sacrées: *Contemplare et mirare ejus celcitudinem*.

A sa fréquentation quotidienne sa femme s'est modelée sur le Maître. J'ai quelque peine à ne pas la prendre plutôt pour sa nièce tant ses yeux brillants et très doux, éclairent de leur rayonnement un visage qui garde encore la fraîcheur et les belles couleurs d'antan.

Naguère encore poudrée de la neige des pêchers en fleurs, sa physionomie conserve le velouté du fruit naissant. Les années semble-t-il ont passé sur elle en l'effleurant à peine, sans laisser aucune trace.

— Que pensez-vous, me dit Mistral, quand nous sommes assis sous la tonnelle qui ombrage sa porte, de ces trois jeunes filles? Je les ai fait venir pour les photographier, choisir entre elles, celle qui personnifiera ma Mireille, dans une nouvelle édition illustrée de mon Œuvre. J'ai grand peine à faire un choix; que vous en semble, je vous prie?

Devant nous, trois jeunes filles de 17 à 18 ans nous regardent souriantes; toutes trois vêtues du joli et pittoresque costume des Arlésiennes. Elles n'étaient certainement pas plus belles, peut-être moins parfaites, celles qui faisaient dire au poète:

Et voici par essaims, les belles filles d'Arles
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
Qui, dans les Alyscamps, viennent rêver le soir!

Vive Dieu! les jolies filles! Jamais je n'en ai vu de plus désirables; toutes trois sont superbement belles et pourtant de beautés aussi différentes entre elles que la marguerite l'est de la rose ou du lys!

Mon oncle, vrai marquis d'ancien régime, galantin invétéré et fort admirateur du beau sexe (au sens le plus honnête et sans sous-entendu égrillard aucun) affirmait encore, lorsqu'il était déjà octogénaire, que la vue d'une vieille femme, d'une de ces aïeules décrépites, ridées et cassées, affligeait l'œil, rendait morose et hargneux; qu'en revanche, admirer, en tout bien, tout honneur, une belle fille, illuminait l'œil, le chatouillait délicieusement que cet agréable spectacle reconfortait, redonnait gaieté et entrain. Eût-il été assez heureux, le cher homme, d'être ici aujourd'hui! Avec quel entrain il eût détaillé les charmes des trois jolies filles de Maillane, quelles jolies tournures n'eût-il pas imaginé pour célébrer les mérites de chacune d'entre elles!

Vive et souple comme un écureuil, bien prise dans sa taille mince, l'air éveillé et mutin, la chevelure blonde comme les grands blés mûris, les yeux d'un bleu tendre et doux, de ce bleu à peine teinté des premières violettes de printemps, mais dont le regard brillant décèle l'espièglerie, la première jeune fille est fraîche et réjouit l'œil, comme une suave marguerite épanouie au soleil de Mai. Elle semble un papillon joyeux, venu des hauts plateaux, née en terre provençale, amalgame de deux races, fusion du sang des hommes du Nord au poil roux, aux yeux bleus avec la sève artérielle des Arlésiennes, à fleur de peau, qui donne aux filles de cette contrée la chaude couleur méridionale.

Elle porte avec élégance le costume du pays. Je l'ai toujours vu entièrement noir ce costume, mais par coquetterie elle a su l'éclaircir d'un tablier et d'un fichu blanc à fines rayures bleues, qui font mieux apprécier encore sa taille de guêpe, son visage empreint de charme mutin, et jusqu'à son pied menu, que la robe courte découvre jusqu'à la cheville. Elle est véritablement plus que charmante, d'une joliesse sans pareille, cette Marguerite de Maillane.

On raconte que jadis, les reines, pour masquer leur rang, revêtaient le même costume que leurs suivantes, et, confondues avec elles s'en allaient festoyer dans les villages, y danser la bourrée, y entendre les mélodies de nos Regrets. La seconde des filles de Maillane ne pourrait employer ce subterfuge. Quel que fût son costume, chamarré de velours comme une princesse ou sordide et en haillons comme une mendicante, partout et toujours elle semblerait une reine. Reine parmi toutes femmes, comme la rose jouit de la royauté sur toutes les fleurs. Grande et large d'épaules, une poitrine opulente avec une taille de guêpe, les hanches rebondies comme les amphores antiques où vieillissaient les vins précieux, la jambe, sans défaut, droite et bien cambrée, elle évoque le souvenir d'une de ces statues de marbre des musées de Rome ou de Naples, qui personnifient Vénus, la mère de l'amour. En voyant s'avancer vers nous cette femme superbe synthétisant tout l'ensemble de qualités qui sont la formule de ce que le Français appelle: Le type parfait de la beauté antique, je ne puis m'empêcher de rappeler au Maître le vers de Virgile, *Incessu patuit Dea...*

La perfection du visage rivalise avec celle des formes. Les traits fins et délicats s'harmonisent à leur place dans les classiques dimensions. Sur le front bas et bombé, une épaisse chevelure noire à reflets bleutés qui rappelle l'aile du corbeau, torsadée à poignée, lui fait un casque antique. Le nez droit et long, ne dépasse pas la ligne du front, la bouche exquisement dessinée aux lèvres légèrement charnues d'un rouge vermeil colore ce visage que complètent deux yeux noirs et sombres, ardents et passionnés qui semblent, selon l'expression figurée du peuple: lui faire le tour de la tête. Elle demeure si parfaitement belle, si impeccablement sculpturale qu'on cherche vainement à découvrir en elle quelque imperfection. A cette rose de Maillane, glorieusement épanouie, ce n'est pas le costume des filles d'Arles qui siérait le mieux, mais la tunique antique sous laquelle elle apparaîtrait jumelle de la Vénus Victrix sœur de sa lointaine aïeule d'il y a deux mille ans venue sans doute des bords lointains du Tibre aux rives ensoleillées du Rhône.

Quelle est la plus belle fille de France? demandait au Primatice, le roi François Ier. Celle qui me plaît le mieux, répondit le peintre de génie.

Autant en pourrais-je dire des trois filles de Maillane.

Nature fine et essentiellement aristocratique d'instinct, la dernière que j'admire est merveilleusement jolie; elle demeurerait ravissante, même engoncée dans la limousine d'un berger de ferme! Délicieusement parée dans son corselet noir, quatre doigts lui feraient une ceinture et pourtant le buste s'épanouit plantureusement, et le bas du corps s'évase en cloche sans excès; on devine sous la robe une jambe fine et nerveuse que décèle un pied d'enfant; sa petite main potelée aux longs doigts fuselés est plus faite pour s'étoiler de bagues et d'anneaux que pour manier la bêche ou le fléau. Ce n'est même pas encore une fleur que cette jeune fille de dix-huit ans, mais un bouton à peine entr'ouvert; fillette encore avant-hier, elle vient de quitter les robes courtes, tout étonnée de se sentir femme, admirant tout de ses grands yeux caressants et très doux. Fendus en amande, longs et tendres, ils semblent deux étoiles qui éclairent cet adorable visage, tout comme celles du ciel scintillent et brillent dans les nuits sans lune. Miroirs clairs et profonds comme une eau limpide, ils ont un regard d'une infinie douceur, dans leur riieuse jeunesse; ils chantent le bonheur de vivre dans l'attente de se refléter dans ceux de l'Aimé.

Très francs, ignorants de l'hypocrisie, ne soupçonnant pas le mal, candides comme ceux de l'agneau, ils n'ont encore rien connu de l'amour, ni ses troubles et son enfièvrement joyeux, ni ses douleurs cuisantes, pleins de naïve confiance, de tendresse profonde, de suave innocence, ces beaux yeux de la jolie fille de Maillane!

Quelle que soit la destinée que l'avenir lui réserve, la pauvre n'apprendra que trop vite à les voiler de larmes! Aujourd'hui son rire sonne franc et clair, creusant de chaque côté de sa bouche si menue qu'une cerise l'occuperait toute, ces sillons jolis, que nos Parisiens raffinés nomment de délicieuses fossettes et que nous appelons en Auvergne le nid des baisers. Gracieuse des pieds à la tête, elle ressemble à ces lys qui, dans nos jardins dressent leur calice blanc au-dessus des autres floraisons. Pure et douce comme eux, son maintien candide la fait ressembler, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à un portrait de vierge, que je ne manque jamais d'aller revoir à l'Eglise della Salute, toutes les fois que je vais à Venise.

Lorsque mon grand-père commandait en cette ville, pour l'Empereur, il aimait tant cette Madone de Sasso-Ferrato qu'il prétendait être la personnification même de la douceur, qu'avec son réel talent artistique, il en fit une copie que je conserve à Clavières. Elle demeure le reflet fidèle de la plus jolie fille de Maillane que je baptise: *Virgo singularis, inter omnes mitis*.

- Ne cherchez plus ailleurs, Maître! Vous convoqueriez en vain toutes les filles de Provence, vous rempliriez jusqu'au dernier gradin le théâtre d'Arles, combleriez les Arènes, que vous ne pourriez trouver une rivale à celle-ci, pas une autre ne saurait plus justifier l'amour de Vincent le vannier, prêt à tout risquer pour l'Aimée.

Il n'y a pas deux autres yeux aussi tendrement doux qui fassent mieux pâlir , les étoiles, aucune autre créature qui incarne plus complètement votre Mireille immortelle!

Quand l'artiste a réalisé son œuvre, quand il eût pris maint et maint clichés des trois jeunes filles, Mme Mistral nous convie tous à une collation, et nous passons dans la salle à manger. Une grande dame de la haute aristocratie Avignonnaise: la comtesse de Seynes, est venue rendre visite au Maître. C'est une Félibresse de grand renom, que Mistral tient en haute estime, et dont il me montre le portrait en costume d'Arlésienne, telle qu'elle apparut aux dernières fêtes félibréennes célébrées à Arles.

A table, le Maître a la bonté de me porter un toast affectueux, de me complimenter des quelques petites bluettes écrites dans la langue ancestrale. Pour l'en remercier, non pas comme il faudrait le faire, mais comme je le puis moi, pauvre, je n'ai qu'à me souvenir de ce que dit un auteur, dont Dieu me garde de partager les convictions, de peur du céleste châtement! Renan, ce dilettante merveilleux de la langue française assure avec une grande subtilité d'arguments que rien ne saurait prouver plus péremptoirement que nous, pauvres humains, sommes les enfants de Dieu, œuvre de ses mains paternelles, pâle reflet de sa splendeur, que deux choses rares et précieuses qu'il faut révéler, quand on a le bonheur de les rencontrer sur sa route: le Génie et la Beauté.

Mon verre est rempli à pleins bords d'un beau vin écumeux, non pas un de ces vins mousseux venus de ce pays de Champagne, dont mon pauvre cousin de Pélacot, mort le mois dernier, était Evêque, avant d'avoir été nommé par le Pape, Archevêque de Chambéry, mais plein de ce vin de Limoux, si piquant et si doux à la fois. De tout mon cœur je le lève en l'honneur du grand Mistral aux trois jolies filles de Maillane, bois au Génie et à la Beauté.

III

La langue d'Auvergne, fille de Provence. — Les Celtes et leur langue. — Les patois de France. — Les Rénovateurs provençaux et auvergnats. — Les émigrants — Châteaux d'hier et d'aujourd'hui. — Pâtre et Evêque. — Retour à la nuit en quittant Maillane.

Le Maître, la Comtesse et Mme Mistral parlent entre eux la langue provençale.

Sans aucun effort, je suis leur conversation; mais, lorsque je mêle à ce langage doux et musical, mon dialecte plus dur et plus âpre, je me fais l'effet d'un de ces Barbares qui ruinèrent Arles-la-Belle et y installèrent leur roi Wisigoth!

Mistral me développe la thèse, d'après laquelle, selon lui, il est hors de doute que le dialecte Auvergnat est cousin germain du Provençal; frère cadet de moindre envergure que son aîné, moins bien éduqué, n'ayant ni son entre-gent, ni sa grande allure.

Mais ils restent malgré tout, nés de même mère, descendants d'une race commune, germés de semence pareille, rameaux issus d'un tronc unique. Ils ont surgi tous deux, à cette époque de désastres successifs, qui dura des siècles et d'où lentement notre terre de France naquit, du choc monstrueux des peuples s'entre-tuant!

De savants linguistes Arvernes ont prétendu, étayant leur opinion sur un amas de textes et de documents, que le dialecte actuellement en usage dans nos montagnes, n'était autre que la langue de ces Celtes, qui les habitaient avant l'invasion des Romains et des peuplades d'outre-Loire. Dieu me garde d'établir une discussion sur ce point; mais, ainsi que je l'écrivais déjà dans ma préface des Récits Carladéziens, il me semble, en réalité, qu'il est comme tant d'autres, un mélange assez complexe d'apports différents.

Il est vraisemblable que des expressions de nos lointains aïeux Celtiques sont venues jusqu'à nous, de même que nous avons conservé, sans en avoir conscience, certains de leurs usages, telle cette habitude de compter le temps par nuit, lorsque nous disons, sans en bien comprendre l'origine aneu (cette nuit) au lieu de aujourd'hui.

Des recherches plus approfondies révéleraient sans doute maint autre lien. Qui sait si notre Drac, les lutins et les fées de nos légendes, dont on parle encore à la veillée, n'ont pas une origine mythique bien antérieure au Christianisme. Sur les pentes du Plomb du Cantal, à proximité de mes pacages d'Esclous, la tombe du Père, immense tertre, tumulus fait de main d'homme, apparaît bien contemporain de nos peyres ficades, de nos peyres levades, que les scientifiques dénomment menhirs et dolmens. De tous nos prédécesseurs sur le sol Arverne nous avons conservé quelque chose! Un rien si l'on veut; mais c'est de ce mélange qu'est fait notre dialecte, de même que si peu qu'il nous en reste, nous gardons dans les veines quelques gouttes du sang des ancêtres préhistoriques, hommes primitifs qui habitaient les cavernes, semblables à celle qu'on vient de découvrir l'an dernier au bord de la Cère, près de Laroquebrou, dans le voisinage de mon château de Clavières.

Quoi qu'il en soit, à quelque opinion qu'on veuille bien se rallier, je ne puis me défendre, en écoutant parler Mistral, de constater que sa langue me paraît mère de la nôtre.

Elle apparaît plus nette, plus franche, moins altérée, et surtout moins surchargée des différentes ivraies d'importations étrangères.

Il est d'ailleurs incontestable que le fleuve est toujours plus pur à la source qu'à l'embouchure! Ainsi s'explique la facilité que nous avons, nous Auvergnats, à comprendre la langue de Provence, la difficulté qu'ont ses habitants en entendant la nôtre. Ainsi s'expliquerait que le latin abâtardi et déjà mélangé, en terre Provençale, aux primitifs dialectes du terroir, se soit étendu jusque dans nos montagnes natales où il s'altéra encore davantage. Amalgamé et confondu avec la langue du pays, le roman, ou, si l'on préfère, le provençal, rendu hirsute et défiguré par les habitants de nos monts, a reçu mille blessures, entorses sur estafilades, pour en arriver finalement à n'être plus qu'une sorte de patois de lui-même, comme les dialectes picards, normands, beaucerons, des originaires du pays Chartrain et de celui de Meaux, restent patois du Français.

Le maître s'efforce de me le prouver par des exemples. Nous passons en revue quantité d'expressions dont la racine n'est sûrement pas Française, et nous constatons qu'elles ont même radical dans les deux dialectes, telle bugadaïro (lessiveuse) et tant d'autres, toujours plus douces et plus pures dans la bouche de Mistral, plus rauques et plus rudes dans la mienne.

Il faut dire aussi, pour ne donner aucune entorse à la vérité, que ma façon de parler le dialecte Auvergnat est naturelle, sans recherche aucune, ni la moindre élégance. Je l'emploie exactement tel que s'en servent, dans les foires d'Aurillac ou de Vic, les gros propriétaires, les fermiers, les domestiques et les laboureurs. Aux pâtres des montagnes eux-mêmes toutes mes expressions sont familières, parce que je suis simple et fruste comme eux. L'ayant appris, somme toute, à leur école, je n'ai ni la délicatesse, ni la mièvrerie des citadins, les tournures raffinées de Vermeuzouze, voire même de Bancharrel, Courchinoux, Four, Veyre, Brayat et tant d'autres.

La langue parlée par Mistral, d'origine plus douce est vraiment plus châtiée et plus soignée que celle du débardeur de Marseille ou du portefaix de Tarascon. Voilà plus d'un demi-siècle que le Maître, avec la collaboration de ses amis Aubanel, Roumanille, Gras, et des centaines de Félibres, travaille et peine, sans répit et sans trêve, à émonder la langue ancestrale, à la nettoyer, la dégager de toute impureté, à la parer et à la vêtir de velours et de soie!

Quand ils la recueillirent au ruisseau, quand ils la ramassèrent dans les rues, elle était pauvre et minable, la pauvrete, vêtue de haillons et de cotillons en loques où une pièce touchait l'autre, morceaux de différentes couleurs cousus à l'aventure. Quelles peines n'ont-ils pas eues ces Félibres, pour défaire un à un tous ces morceaux sordides, dégager l'étoffe primitive pour la remettre au soleil, rechercher les fils de sa trame et tisser à nouveau ceux qui étaient brisés; il n'est donc pas

étonnant, qu'après un pareil travail, elle soit aujourd'hui si jolie, si souple et élégante. Alors, ils la conduisirent à un second baptême; des prêtres érudits, tels Pascal, Spariat, Bessou et tant d'autres, des moines de haute culture comme Xavier de Fourvières la catéchisèrent, les Evêques eux-mêmes, tel celui qui règne actuellement à Fréjus la confirmèrent à nouveau.

Personne n'en a fait autant pour la nôtre, pauvre délaissée! Brayat et Veyre, sans remonter plus haut, s'en servaient comme dérivatif à leurs travaux, par pur amusement, sans recherche aucune de style, l'écrivant telle qu'elle se prononce sans la moindre règle grammaticale.

Bancharel le père, tenta bien de l'assujettir et de la régler un tantinet, Courchinoux aussi s'y escrima, mais tous avaient d'autres soucis, et, force est bien de s'occuper du pain quotidien si l'on ne veut pas courir le risque qu'il fasse défaut!

Enfin Malherbe vint, et le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,

Par ce sage écrivain, la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.!

Si Mistral demeure et restera toujours le Malherbe du Provençal, si son génie a largement découvert les sources du fleuve méridional qui sourdait à peine en fines gouttelettes depuis près de 500 ans, Vermeuzou tenta d'en faire autant pour notre dialecte. Avec le concours de l'abbé Four et de quelques autres il s'y est donné tout entier. Le labeur est aride, car il reste difficile de faire accepter des règles à des têtes aussi dures que la mienne. Je suis assez honteux même, de n'en pas connaître l'orthographe, mais paresseux de nature, absorbé par d'autres travaux (voilà ma confession toute franche), je ne peux mieux faire.

Il serait extrêmement désirable que d'autres vinsent après nous, plus érudits et plus expérimentés, qui rendissent à notre pauvre langue maternelle si défigurée son ardente beauté primitive, comme ont fait pour la leur les Félibres Méridionaux. Je fais des vœux sincères pour cela, mais ne peux m'empêcher de douter du résultat, car il ne semble pas en progression, tant s'en faut, le dialecte Cantalien, pareil à nos vieilles diligences d'Aurillac, abandonnées depuis l'extension des voies ferrées!

Un savant Parisien s'est avisé d'écrire dans une Revue, que dirige un Auvergnat de mes amis, que dans cinquante ans, personne ne parlerait plus le Provençal! Quelle cinglante réponse il s'est attirée de la part d'un Félibre Majoral. Celui-ci affirme que sur cent Provençaux, quatre-vingt-dix-huit se servent, avec plus ou moins d'élégance sans nul doute, mais n'usent exclusivement que de leur langue maternelle.

Je ne pourrais affirmer qu'il en est de même du dialecte Cantalien, et pourtant ce n'est pas encore tant la quantité que la qualité de ses adeptes qui lui fait défaut.

Jadis comme aujourd'hui, l'Auvergnat a toujours émigré! Il a cette passion dans le sang. Commerçant d'instinct, dès son enfance il a le désir imprécis d'aller au loin risquer le moins possible de son pécule pour s'approprier le maximum de la fortune d'autrui! Il y a un siècle encore, ils se dirigeaient surtout vers l'Espagne. Là, ces émigrants se groupaient en bandes, ne cessaient de parler entre eux la langue de la lointaine terre natale; aussi, rentrés au foyer, n'en avaient-ils perdu aucune expression. Plus encore, ils rapportaient avec eux certains termes similaires du Castillan, dont ces Espagnols ont enrichi le dialecte du terroir. Ceux des nôtres qui se dirigeaient vers Paris, y faisaient un long séjour, sans revenir au pays. Les voyages coûtaient cher à cette époque et il n'était pas question alors des trains Bonnet. Puis, aussitôt la faux ou la cognée reprise en main, dans la prairie acquise avec les économies réalisées à Paris, ils oubliaient vite le français, superficiellement appris, revenaient d'eux-mêmes au langage de leur enfance.

De nos jours, il est plus facile de gagner Paris, qu'il n'était aisé, il y a seulement cinquante ans, d'aller à la foire de Maillargues ou à celle de Fontanges. Nos émigrants actuels reviennent aisément au pays, et leurs parents vont fréquemment les voir. Rien qu'à leur manière de prononcer le Français, il est facile de reconnaître ces originaires du Plateau Central. Ils le possèdent à peine, le parlent mal et, revenus en Auvergne, ils dénaturent tout autant le dialecte natal. Estropiant les deux langues, ils finissent d'appauvrir celle de leur berceau. Telles sont les raisons qui me font douter, bien que notre parler ne soit pas prêt à disparaître, de son amélioration et de l'épuration de ses expressions.

Dans ces lignes, je suis seul à exprimer mes idées. Il n'en était pas de même à Maillane où chacun de nous exposait ses réflexions. Mistral, s'étonnant qu'à mon âge, en raison du milieu social où j'ai vécu, de mes études classiques faites loin de la terre natale, j'ai pu m'assimiler la langue populaire, me demandait quel avait été mon initiateur.

Qui? Mais tout le monde autour de moi, depuis les bouviers et les servantes de ferme, les vachers et les fermiers, jusqu'au curé de la paroisse et jusqu'à ma grand-mère; car il est difficile de se pouvoir faire une idée, si l'on n'a pu constater l'état antérieur, du changement complet, de la révolution profonde, qui se sont opérés depuis 40 ans dans l'existence des châtelains d'Auvergne!

Ils se font de plus en plus rares, de nos jours, les serviteurs qui vivaient vingt ans dans la même maison! Chacun espère trouver mieux ailleurs et l'envie lui prend d'explorer au loin. Rien ne prévaut contre cette tendance! Ils espèrent trouver fortune, croient que les alouettes tombent toutes rôties et que là ou là-bas ils décrocheront la lune.

C'est pourquoi aujourd'hui, dans toute maison un peu importante, les gens de service viennent-ils des quatre coins de la France! A Clavières, et il en est quasi de même dans tout château du voisinage, mon valet de chambre est né dans les montagnes du Jura, la femme de charge vient du Berry, le cuisinier des environs de Paris, tandis que son aide est de Bordeaux, que le cocher est Breton, le maître d'hôtel du pays de Bigorre et le mécanicien des Flandres.

De même, parmi les ouvriers et les journaliers, tous ne sont pas Auvergnats. Si bien que lorsqu'un vieux paysan, peu familiarisé avec le français, se présente à l'office, il faut aller chercher une femme de chambre, originaire des environs, ou le plus jeune des valets, né au château, pour parlementer avec lui! Même dans les fermes, et bien que le dialecte local y reste d'usage général et courant, il n'est plus surprenant d'y entendre parler le Français.

Au Doux, dans mon enfance, au château comme à la ferme, chacun parlait l'idiome local, car tous y étaient nés; le domestique le plus étranger, venu à peine de deux lieues de là. Aux maîtres, les serviteurs s'adressaient en français tant bien que mal, mais entre eux partout et toujours n'employaient que la langue du pays. Ainsi, lorsqu'à table on réclamait par exemple les œufs brouillés aux champignons, du haut des escaliers le maître d'hôtel demandait à la cuisine: Embouias soute lo brouillado ois moussolous . Il en était de tout ainsi. Nos animaux eux-mêmes, chevaux, chiens et les autres ne devaient sans doute entendre que le patois.

Il est évident que ma grand-mère le parlait avec plus de délicatesse que la servante de ferme. De même notre curé d'Yolet, qui prêchait jadis tous les dimanches et faisait encore le catéchisme aux enfants en cette langue, s'en servait au confessionnal, avait des termes plus châtiés que nos bouviers. C'est d'eux évidemment que me viennent certaines expressions, vieilles et désuètes aujourd'hui, et c'est ainsi que je recueillis en ma jeunesse la moelle même de cette langue qui s'étirole de plus en plus et disparaît chaque jour davantage. De nature fruste et rurale, langage de bergère bien plus que de châtelaine, elle n'a de mots que pour désigner les objets d'utilité courante dans les travaux des champs; de même, les idées trop élevées, les recherches trop pompeuses, les sentiments trop quintessenciés, et les combinaisons savantes la trouvent muette et la laissent surprise, sans qu'elle puisse trouver un mot propre à les exprimer. Mais de souple et gracieuse qu'elle était cette langue de nos montagnes (car il est difficile de lui dénier ces qualités), elle ne s'est pas enrichie, à travers les âges, s'appauvrissant chaque jour, au contraire. Elle a laissé aux carrefours des chemins parcourus, la garniture de velours de son tablier, les franges de son fichu, le nœud de ruban de sa coiffe longue et jusqu'à sa chaîne d'or.

Quel embarras serait le sien aujourd'hui, pour dénommer une à une les pièces de l'armure d'un preux chevalier du temps jadis, quand elle se souvient à peine qu'il portait une épée.

Plus nous allons, et plus je crains qu'elle s'affaiblisse. Les apports nouveaux dont elle se surcharge aujourd'hui (ceux que les enfants lui procurent de l'école, les expressions qui lui viennent de nos conscrits à leur retour des régiments lointains, les mots que nos émigrants conservent de l'argot Parisien dans les milieux ouvriers qu'ils fréquentaient), n'ont rien d'élégant qui la puisse raviver. On s'en aperçoit bien vite, lorsqu'on l'utilise pour traiter un sujet de longue haleine, faire un discours quelque peu soigné. Et pourtant, évitons autant que possible de lui faire ingérer de force des tournures étrangères, des expressions qu'elle n'a pas maternellement bercées. Gardons-la telle qu'elle est notre pauvre aïeule, sans lui demander ni exiger de sa vieillesse une science qu'elle n'a pas, car si disposée qu'elle soit à se prêter à tous les caprices, la plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a!

En nous parlant de l'ignorance populaire, Mistral nous conte avec humour une anecdote qui montre bien que son génie ne craint pas de descendre des hauteurs jusqu'à la facétie de bon aloi.

Dernièrement, l'Evêque était en tournée de confirmation dans les montagnes voisines de l'Abbaye de Frigolet. Tandis que les chevaux soufflaient dans une côte, le Prélat et son Grand Vicaire mirent pied à terre pour détendre un peu leurs jambes engourdis. Un pâtre était près d'eux, assis au bord du chemin, qui, son flageolet aux doigts, les regardait de ses grands yeux étonnés.

— Dis-moi, mon enfant, lui dit paternellement l'Evêque, n'oublies-tu pas de réciter ta prière matin et soir?

— Je ne le fais jamais, répondit le pâtre interloqué.

— Bonté divine! s'exclama le prélat, tu n'en dis aucune; n'as-tu donc pas peur de l'Enfer? Si courte qu'elle soit, il te faut en faire une tous les jours!

— Je n'en connais aucune, ne sais guère que jouer de mon flageolet.

— Seigneur, quelle ignorance! jeta l'Evêque, puis s'adressant à son Grand Vicaire: *Musica laus Deo. Cantate Domino canticum novum...* Allons mon enfant, à défaut d'autre chose, joue-nous un air de ton flageolet.

Hésitant et troublé, le pâtre se prit à moduler doucement un de ces jolis airs qu'il jouait à la tombée de la nuit, pour rassembler à cette heure les troupeaux épars dans les pacages.

— Bien! mon enfant; il te faudra dorénavant aller au catéchisme. Si tu mets la même application à l'apprendre que celle qui t'a permis de tirer de si jolis sons de ton flageolet, ton curé te fera faire sans tarder ta première communion.

Mais, dis-moi, si tu joues si doucement que cela, tes bêtes éparpillées au loin, ne doivent pas t'entendre?

— Oh! mais, monsieur, répondit l'enfant avec une ingénue naïveté, je ne joue ainsi que lorsqu'elles sont autour de moi comme à présent; quand elles sont éloignées je joue beaucoup plus fort .

Prenant gaiement cette naïveté, l'Evêque au lieu de se fâcher, donna en riant une petite médaille d'argent au pâtre et remonta en voiture.

S'il n'était pas si tard, j'aurais grand plaisir à m'attarder encore auprès du maître, à écouter ses récits enchanteurs. Mais, l'après-midi s'avance, le soleil descend à l'horizon, on sent venir le crépuscule. Déjà les vignes et les verts gazons s'estompent et se confondent au loin dans la plaine en une masse grisonnante que les longues rangées de cyprès rayent de grands sillons noirs.

Nous sommes à cette heure dont un soir, il y aura bientôt six ans de cela, le Pape Léon XIII me disait éloquemment la mélancolie pénétrante, heure indécise et confuse, noyée dans la brume, entre chien et loup comme nous l'appelons, heure triste et pourtant douce, qui lors de la chute du jour rappelle à toute âme fervente le soir de la vie qui s'enfuit, heure qui arrache au poète ce cri de foi et d'amour:

... Heure où l'on est croyant à force d'admirer,
Heure, que Dieu, voyant ses œuvres contestées,
A faite pour troubler les âmes des athées... .

— Souvent, à cette heure, me disait presque textuellement le Pontife disparu, Nous nous assombrissons en même temps que le ciel; Nous sentons venir sur Nous la grande nuit: nuit de courte durée, nuit sans angoisse à laquelle succèdera très vite un soleil sans fin, les célestes lueurs du Paradis entrevu. Heure d'épouvante pour celui qui veut ignorer sa destinée, heure de consolation et de réconfort pour l'homme qui, sans une défaillance volontaire, a suivi la route droite et sûre, heure grise qui Nous incite à la réflexion, Nous donne la crainte salutaire de la Justice du Souverain Juge, heure ineffablement douce qui Nous verse au cœur l'espoir en Sa divine Miséricorde .

Le Maître peut la regarder venir, lui aussi sans frissonner, cette heure grise qui précède la grande heure noire. Elle est encore lointaine, cette heure de la tombée de la fatale nuit, et de vingt ans, s'il plaît à Dieu, il ne l'entendra pas sonner. Il n'est point encore à la veille de disparaître à l'horizon empourpré, ce soleil qu'est Mistral, astre vivifiant et bienfaisant, qui de longues années encore étendra son rayonnement sur sa Provence tant aimée .

En m'accompagnant, avec une grande amabilité, Mistral me fait promettre de le revenir voir à Maillane, de me retrouver à ses côtés lorsque l'an prochain, en Arles, il inaugurerà ce musée des reliques Provençales où pieusement se conserveront pour les siècles futurs, les vieux souvenirs d'antan, les livres rares, les objets anciens, les mobiliers de jadis, et les costumes d'autrefois.

Infiniment heureux de ces heures douces et saines passées auprès de lui, je fais mes adieux au Patriarce Occitan.

Et, tandis qu'à travers la plaine de Maillane que le crépuscule envahit de plus en plus, les petits chevaux de Camargue me reconduisent vers Avignon, tout imprégné de ces heures roses si vite écoulées, et songeant à celle des trois jeunes filles qui synthétise le mieux, pour moi, la poétique figure de Mireille, je chantonne, d'un ton faux, je le sais, mais je chantonne quand même, regardant la voûte constellée qui s'illumine:

O Magali.....

(Le ciel) est là-haut plein d'étoiles



LA GRANDE ET LA PETITE PATRIE

ALLOCUTION

A LA SOIRÉE D'INAUGURATION

de la Société Artistique Auvergnate

LO BILHADO ”

à l'Athénée Saint-Germain, à Paris

LE 22 FÉVRIER 1908

Mes chers Compatriotes,

Il est, dans le cœur de l'homme, un sentiment qui grandit et se développe lorsque chaque jour courbe un peu plus son front vers la terre. Il est, en son âme, un culte qui l'envahit et la pénètre à mesure que s'enfuient les années d'enthousiaste adolescence et de force virile. Le souvenir des premiers bégaiements, l'évocation intime et douce des heures d'illusion heureuse dans les reposantes atmosphères des affections familiales, le cadre même où naquirent à la vie les énergies et les volontés, ce moi intime de la pensée personnelle, ce décor où l'on a vécu, où l'on a souffert, où les angoisses succédèrent aux extases sereines, cet ensemble qui fait partie intégrante de notre vie, qui s'y mélange et la pénètre, où passe parfois, voilé d'un mélancolique regret, le souvenir des êtres chéris; tout cela exerce sur l'homme la douce et formidable puissance de ses invincibles attirances. Ainsi, mille liens le ramènent aux lieux aimés de son aurore.

La vie lui a fait l'obligation de désertier les horizons familiers, lui a montré, vers d'autres cieux, le chemin que ses rêves d'avenir avaient dévoilé à ses yeux. Résolument, il s'y est engagé; il a marché d'un pas ferme à la conquête de plus de bien-être matériel et moral, à la réalisation de ses aspirations.

Chaque étape de la route parcourue l'a grandi; mais, parfois, au prix de quelles luttes! Qui dira les peines subies, les traverses vaillamment supportées, les heures de profond découragement!

Dans son esseulement, il a, d'instinct, cherché alors le calme et le réconfort dans la cordiale intimité d'amicales réunions où le mal s'apaise, où sombre l'inquiétude. Des groupements se sont formés où les originaires d'une même région ont communiqué dans la même pensée, car ils vivent dans le même culte, et ce culte est en eux. Ceux-là se souviennent; ils se rappellent la terre natale, ils l'aiment d'un amour ardent, vivace et fort, qui fait de leur âme un terrain admirablement préparé pour la culture féconde des œuvres nécessaires de régionaliste solidarité.

Une évolution s'est accomplie, à notre époque. Le même amour, au for intérieur de chacun, a fait éclore les productives générations de sociétés et de groupements provinciaux. Ce que l'existence avait refusé à combien d'entre nous, ils ont pu le trouver dans un amical coude à coude, dans une camaraderie franche et une assistance réciproque. Jetés dans le tourbillon Parisien, émigrés, eux aussi, de la province restée toujours chère, ils ont pu, du moins, au milieu de leurs absorbants travaux, de leur tâche journalière, trouver parfois une heure de repos apaisant, de délasserment heureux. Ils sont venus les chercher au milieu de ceux qui, comme eux-mêmes, sentaient sourdre l'amère lassitude de leur isolement.

Les Mutualités ont surgi, les Amicales, réunions où l'on devise du pays lointain et pourtant toujours présent, se sont multipliées. A qui le devons-nous, mes chers compatriotes? Qui a jeté en notre cœur la fructueuse semence de cette idée des associations locales? Qui devons-nous remercier, avant tous, sinon cette phalange admirable de nos poètes locaux!

Je ne saurais trop saluer en eux les stimulateurs de ce mouvement, eux qui, dans leur verbe superbe, ont magnifié la terre natale avec le rythme enchanteur des strophes ailées, ont donné à notre pensée la forme magnifique dont nous ne pouvions la revêtir.

Fabié, Vermeuouse, noms qui demeurent gravés dans nos cœurs reconnaissants avant qu'ils ne passent aux postérités glorieuses, chantres du sol natal qui ont vibré intensément aux charmes exquis du terroir, qui nous ont fait plus et mieux goûter encore sa prenante poésie, l'enchantement perpétuel des traits mystérieux que jalousement il a gardés pour tous ses fils.

Sol sacré du berceau, ô terre nourricière
Où tout l'être s'attache plus encore, s'il sait

De combien de poussières saintes il est fait.

Et, voilà qu'à leur tour, les jeunes, s'entourant d'une lumineuse auréole des gloires locales, dans les Arts, les Sciences et les Lettres, dans toutes les branches du génie humain, marchent avec entrain, la foi et l'ardent désir de bien faire au cœur, sur les traces de leurs aînés. Ils ont reçu d'eux cet exemple qu'ils sauront mieux pratiquer encore, je veux l'espérer, des communions intimes dans le Beau et le Vrai, à l'entrée desquelles s'arrêtent les hostilités d'intérêt, où les nuances des partis s'estompent et se fondent dans la pleine et rayonnante lumière des cordialités retrouvées.

Quelle plus noble leçon de sagesse, quel plus haut enseignement, sous sa tonalité gracieuse et gaie, que ceux de cette réunion où tous, laissant derrière nous les soucis moroses, les indifférences hostiles, nous sommes joyeux de nous retrouver parce que des liens, plus puissants et plus forts que ceux que la vie trame autour de chacun, nous attachent et nous réunissent dans cette même pensée: Chercher, encore et toujours, à rendre plus forte, plus vivace et plus puissante cette cohésion de notre colonie auvergnate.

N'attendez pas de moi, mes chers compatriotes, une étude fouillée du régionalisme, ni que j'analyse ce besoin inhérent à l'homme qui le fait s'assembler pour un commun labeur ou un commun plaisir, comme s'assemblent les essaims des industrieuses abeilles. N'escomptez pas que j'essaie malhabilement de vous montrer les avantages matériels et moraux de semblables tentatives, l'idéal qui s'en va grandissant en nos cœurs grâce à elles. D'autres sont plus qualifiés pour ce faire. Nos poètes, s'adressant à votre cœur, sauraient trouver les mots qui enflamment et font bouillonner la sève des ardentes volontés. D'une voix plus autorisée que la mienne, nos orateurs, religieux ou politiques, vous diraient l'appui commun qu'il se faut prêter entre fils de la même terre, ce geste d'entr'aide qui est une loi de l'humaine nature.

Ils trouveraient, ces virtuoses du verbe et de la pensée que sont nos écrivains, les expressions heureuses et fortes qui, restant gravées dans la mémoire, sont de tonifiantes excitations à nos désirs devant les passagères défaillances du vouloir.

D'aucuns jaloussent notre homogénéité régionaliste, incriminent ce culte de la Petite Patrie, ce patriotisme de clocher qui, prétendent-ils, laisse s'attédir en nos cœurs le vibrant amour de notre France que tous nous voudrions de plus en plus belle, prospère, puissante et forte.

Ah! Ceux-là ne savent pas de quelle filiale et ardente tendresse est fait notre dévouement envers elle! Ils ignorent la vitalité des sources de notre patriotisme à nous, enfants de ces montagnes dont l'opiniâtre vouloir se trempe au cœur même de ses cimes! L'indéracinable souvenir que nous gardons au rude et pittoresque berceau de notre enfance ne fait que fortifier et grandir notre culte attendri de la grande Patrie. Ce sont deux amours qui se co-pénètrent et s'amalgament, nourris de même sève, fortifiés d'un mutuel élan.

Il est, dans la vie, une affection primordiale, éclore en l'âme de l'enfant, qui le lie indestructiblement à sa mère. Cet amour-là est instinctif au cœur de l'homme; chacun le reçoit en don au berceau. Il grandit, s'amplifie, ne connaît aucune éclipse jusqu'à la tombe. Et pourtant, un jour vient où l'homme sent une autre affection traverser sa vie, sentiment impérieux dont les tendres appels ont des sonorités de commandement! Cet amour nouveau, tout fait, au début, d'imprécises attaches et d'imaginatifs rêves est celui qui arrache à Chérubin ce cri encore inconscient: Je sens ma poitrine agitée, mon cœur palpiter au seul aspect d'une femme Le besoin de dire à quelqu'un: - Je vous aime! est si pressant que je le dis tout seul..... à toi, aux arbres, au vent.....!

Cette fibre intime qui tressaille au fond de notre être, ce sentiment, qui vient d'éclore, ce besoin de notre âme, est comparable à notre amour du sol natal. Jeunes, sur les bancs de l'école, nous avons appris à connaître:

Ce qu'ont mis nos aïeux de temps pour réunir
Tous ces morceaux divers qui forment notre France
Et qu'il fallut gagner pied à pied, brin à brin,
Des rivages Bretons aux vieux ports de Provence,
Et des monts du Béarn jusques aux bords du Rhin.

Grandissant en nous-mêmes, chaque jour développé un peu plus par les alluvions successives que la science et l'étude laissent en notre pensée, cet amour de la petite Patrie s'y est implanté au plus intime. Il la pénètre et la nimbe, formant l'atmosphère même de sa vitalité créatrice. Mais la mère n'a pas disparu dans les replis profonds du cœur de son fils, parce que une autre âme s'est mêlée à l'âme qu'elle avait formée. Elle n'a pas cessé d'exister parce que une autre femme est venue partager ce trésor de tendresse qu'elle avait nourri de sa substance.

L'amour de la grande Patrie n'est pas plus incompatible avec celui que nous gardons à la province natale, aux vallons toujours ensoleillés du souvenir heureux de nos jeunes années. Il en est, au contraire, le gardien vigilant; ils se complètent l'un l'autre, ils se parfument et se vivifient, parce que l'homme retrouve dans leur union féconde ces enthousiasmes qui dilatent les poitrines,

ennoblissent les désirs, trempent les énergies, exaltent les sacrifices. Et son patriotisme français grandi, fortifié de son attachement filial au coin de France où dorment ses aïeux, se traduit intense et profond dans ce vibrant hosanna:

J'aime mon pays plus que ton pays,
J'aime ma province plus que ta province,
J'aime la France plus que tout.

Saluons donc, mes chers compatriotes, dans un fervent élan du cœur, ces jeunes, ces nôtres, qui mettent si sincèrement leur belle activité au service d'une si belle pensée, se souvenant que, là-bas, très loin de nous et près de notre cœur se dressent les cimes de notre Auvergne maternelle. Dégageons-nous, au moins quelques heures, dans la cordialité de cette réunion, des réalités quotidiennes, pour dresser nos âmes vers l'idéal des sommets dans une très française et très cantalienne fraternité.



© CIEL d'Oc
Avoust 2001